

INTRODUCTION

Les problèmes que rencontrent et que génèrent les populations urbaines à faibles revenus, en général, et les Noirs pauvres habitant les villes, en particulier, sont devenus l'une des principales préoccupations du pays. On a déclaré la guerre à la pauvreté et, dans un effort concerté d'éradiquer du pays la délinquance et la dépendance, on mobilise ressources publiques et privées.

Cette préoccupation à l'égard des pauvres n'a rien de nouveau. Depuis plus d'un siècle, les organisations caritatives privées et, de temps à autre les agences nationales, tentent d'apporter aide et réconfort aux victimes de notre système économique et social. Dans les années 1930, le nombre des victimes de la dépression fut la preuve patente de l'incapacité des organisations caritatives existantes à faire face au problème. La justice sociale et les droits individuels furent redéfinis afin de permettre à certains segments de la population pauvre – en particulier, les personnes âgées, les handicapés, les veuves et les enfants – d'obtenir que l'aide sociale leur soit donnée de droit et non par charité.

Stimulés à la fois par les changements dans la croissance de la population, les progrès technologiques et les flux migratoires vers les villes, le nombre de pauvres ainsi que leurs problèmes n'ont fait que croître depuis la deuxième guerre mondiale. En 1963, les pauvres représentaient un quart de la population totale. 30 % environ des pauvres étaient noirs¹.

Il existe de bonnes raisons pour que l'intérêt de l'opinion publique pour la pauvreté se porte tout particulièrement sur les Noirs. Une grande partie de la population pauvre est noire et une proportion plus importante encore des Noirs

1. Ces chiffres sont élaborés à partir d'une définition des plus restrictives de la pauvreté : une famille de quatre personnes est considérée comme vivant au-dessus du seuil de pauvreté lorsqu'elle dispose, par jour et par personne, de 70 cents pour la nourriture et de 1,40 \$ pour le reste (en dollars de 1963), soit un revenu total de 60 \$ par semaine. Mollie Orshansky, « Counting the Poor: Another Look at the Poverty Profile ». Cet article offre une excellente analyse de la pauvreté du point de vue des statistiques et des définitions produites.

(Afin d'éviter les répétitions, les notes de bas de page ne mentionnent que les noms des auteurs et les titres. Pour disposer de l'intégralité des références voir la bibliographie.)

est pauvre. De plus, on trouve plus de Noirs parmi les très pauvres que de Blancs et la pauvreté semble davantage traverser les générations chez les premiers que chez les seconds. Ceci fait que, comme la couleur de peau, la pauvreté paraît être une caractéristique héréditaire autant qu'une condition de vie économique et sociale. Il est logique que la transmission d'un style de vie pauvre de génération en génération ait attiré l'attention sur la vie de famille des Noirs et que celle-ci soit vue comme le contexte dans lequel cette transmission est censée se faire. La famille noire est devenue, dans une large mesure, le modèle même de la famille urbaine, dotée de faibles revenus et dépendante. C'est aussi l'objectif prioritaire de ceux qui ont conçu et planifié la guerre contre la pauvreté.

L'accent mis sur les femmes et les enfants et, par conséquent le fait de négliger les hommes adultes, oriente grandement notre connaissance des familles noires vivant dans la pauvreté. La négligence à l'égard des hommes des basses classes sociales renvoie directement au fait que ceux-ci soient « absents » du foyer, abandonnant derrière eux une famille « reposant sur les femmes » (*female-based household*) ou « centrée sur les femmes » (*female-centered*), composée d'une ou deux générations de femmes et d'enfants à charge. Un des résultats de cette absence est que les études conduites parmi les familles urbaines à faibles revenus tendent à traiter des cellules familiales « centrées sur les femmes », ce qui fait que l'image que l'on a du monde des personnes disposant de faibles revenus et vivant en ville est un monde peuplé de femmes et d'enfants. L'homme adulte, lorsqu'il n'est pas tout simplement défini comme étant « absent », est dépeint comme une sorte de figure fantomatique qui entre et sort de la vie de chacun des membres de la famille.

Les études menées sur la vie dans les classes populaires ont d'autant plus négligé les hommes adultes que les classes moyennes ne se préoccupaient que des aspects de la pauvreté qui affectaient le plus leur vie, à savoir la délinquance et la dépendance. La première constitue une menace pour la propriété, la paix et l'ordre dans la société en général, la seconde pèse sur son porte-monnaie. Toutefois, la recherche sur la délinquance et la dépendance ne traite souvent de l'homme adulte que de façon marginale. La délinquance renvoie d'ordinaire au comportement des jeunes et donc exclu, par définition, l'homme adulte. De même, la dépendance est un statut d'habitude réservé aux femmes et aux enfants. Elle exclut d'ordinaire l'homme adulte non handicapé, car celui-ci est considéré comme une personne ne nécessitant pas ou ne méritant pas l'aide de la société.

Lorsque l'on traite de délinquance et de dépendance, l'attention que l'on porte aux jeunes et aux enfants est renforcée par la grande valeur affective dont ceux-ci bénéficient dans notre société et la conviction croissante, chez ceux qui se sont engagés à rompre le « cycle de la pauvreté », qu'il convient de le faire pendant l'enfance. Tout le monde s'accorde sur le fait que l'on ne peut changer les valeurs, les objectifs et les modes de vie des adultes alors qu'il est peut-être encore possible d'agir sur ceux d'enfants dont les modes de penser et les compor-

tements ne sont pas encore figés dans le moule traditionnel des parents ou des conditions de vie des classes populaires.

D'un point de vue purement pratique, la recherche néglige l'homme noir de classe populaire simplement parce qu'il est plus difficile à atteindre que les femmes, les jeunes et les enfants. Pour le chercheur, comme pour le travailleur social ou l'agent de recensement, il n'est pas chez lui². Hormis ses rencontres éventuelles avec la police, il est moins susceptible d'attirer l'attention des autorités que les femmes et les enfants. Les jeunes et les enfants suscitent les préoccupations ciblées du système scolaire, des travailleurs sociaux, du personnel médical, des officiers de probation et autre personnel de surveillance. En agissant à leur compte ou au nom de leurs enfants, les femmes se placent sous l'œil des organismes qui dispensent l'aide sociale et d'autres institutions. Ce n'est qu'en s'exposant, qu'elles peuvent prétendre aux biens et services offerts.

Quel que soit le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui suscitent l'attention des autorités, le fait est que ce que nous connaissons de la vie dans les classes populaires provient de ceux qui agissent. Ceci a d'importantes conséquences tant pour la recherche que pour l'action publique. Non seulement cela renforce ce qui est peut-être l'intérêt non justifié du public pour la délinquance et la dépendance, mais cela tend à attirer l'attention sur les carrières de délinquance ou de dépendance au détriment des contextes dans lesquels celles-ci se développent.

De plus, le fait de ne traiter que de ceux qui sont les plus visibles et les plus accessibles soulève d'importantes questions méthodologiques et analytiques autres que celles de la question de la représentativité des informateurs et des enquêtés. De fait, lorsque les autorités s'intéressent à eux et qu'ils deviennent des objets de recherche, le jeune qui a abandonné l'école, le criminel, l'enfant abandonné ou la mère qui sollicite une aide pour enfant à charge (*Aid to Dependent Children* ou ADC) deviennent réellement les informateurs prisonniers d'un environnement captif et étranger.

Le besoin d'étendre l'aire de la recherche dans les classes populaires est donc patent³. Mais ce n'est pas là le seul problème. La validité de la plupart des données collectées, tout particulièrement les données collectées par entretien ou par questionnaire, est sujette à caution. La demande de données approfondies va de pair avec le fait que l'on soupçonne fréquemment les membres des classes

2. Cf. note 16 p. 37.

3. Dans « Youth in Their Groups in Different Settings », par exemple, Muzafer et Carolyn Sherif soulignent que « nous disposons de nombreuses théories sur les "sous-cultures délinquantes" qui ont peu à voir avec les membres de ces sous-cultures ou leur expérience sauf lorsqu'ils sont pris dans les filets de la statistique » (p. 38-39). Lorsqu'il considère la difficulté qu'il y a à parvenir à établir des critères satisfaisants pour définir les « classes populaires », S. M. Miller dit que « nous manquons de données de base sur les pauvres et sur les personnes économiquement et familialement instables » (« The American Lower Classes – A Typological Approach », p. 5).

populaires de moins se prêter à l'entretien et aux techniques du questionnaire que les membres des couches moyennes et supérieures. C'est pour cela que Cohen et Hodges⁴, lorsqu'ils évaluent leurs propres conclusions sur les caractéristiques des classes les plus basses (*LL* ou *lower-lower*), émettent l'avertissement suivant : « Il est possible que les techniques de l'entretien et du questionnaire, lorsqu'on les applique à des enquêtés appartenant aux classes les plus basses, produisent davantage de caricatures dépourvues de toutes les nuances et subtilités du sujet que lorsqu'on les applique à d'autres couches sociales. »

La présente étude tente de répondre au besoin d'enregistrer et d'interpréter la vie des membres ordinaires des classes populaires selon leurs propres critères et leurs propres termes. Dans le cadre de l'étude plus vaste, d'une durée de cinq ans et portant sur l'éducation des enfants dans les familles à faibles revenus de Washington, D.C.⁵, j'ai moi-même collecté les données à enregistrer et à analyser. Cette étude était menée par le *Health and Welfare Council of the National Capital Area*, grâce à une subvention du *National Institute for Mental Health*. Le Dr Hylan Lewis, directeur de projet pour l'ensemble de l'étude, n'avait pas défini de règle absolue en ce qui concerne la collecte de matériaux mais, il en avait clairement dégagé l'objectif et les grandes lignes. Les données devaient être collectées par le biais de l'observation participante plutôt que par le biais de questionnaires ou d'entretiens formels. Elles devaient permettre d'avoir une vue claire et directe des hommes noirs appartenant aux classes populaires – et tout particulièrement des Noirs qui traînent dans la rue – et non pas de vérifier une quelconque hypothèse. L'attention était portée sur les hommes en tant que pères, maris ou tout autre membre de la famille, sans que l'on ne présuppose quoique ce soit sur la validité de telle ou telle donnée. On peut donc dire que le projet de recherche n'était pas détaillé et que l'intention était ouvertement exploratoire.

4. Albert K. Cohen et Harold Hodges Jr., « Characteristics of the Lower-Blue-Collar-Class », p. 333. John Rohrer et Munro Edmonson expriment des doutes similaires au sujet de leurs entretiens : « Nous avons, également, noté et de façon encore plus prononcée, qu'il est difficile d'attirer les personnes des classes populaires dans les modes de participation de la classe moyenne que ne manquent pas d'imposer nos entretiens » (« The Eighth Generation: Cultures and Personalities of New England Negroes », p. 309). S. M. Miller et Frank Reissman mettent en exergue les dangers qu'il y a à considérer que les réponses puissent avoir le même sens pour un enquêté membre des classes populaires que pour un enquêté de la classe moyenne (« The Working-Class Subculture: A New View », p. 92). Sur ce point, voir également Oscar Lewis, *The Children of Sánchez*, p. xxvii. Hylan Lewis revendique la valeur de l'entretien, mais ajoute que « l'entretien formel unique ne permet pas d'obtenir certaines des informations dont nous avons désespérément besoin [dans les recherches sur les familles dotées de bas revenus]... à présent... il est absolument nécessaire d'être conscient du fait – et de tenter de garder la trace et d'interpréter – de la complexité, du changement et de la variabilité dans l'organisation et la vie des familles [à faibles revenus] » (« Discussion of [Marion R. Yarrow's] "Problems of Methods in Family Studies" », p. 4).

5. L'étude intitulée « Child Rearing Practices Among Low Income Families in Washington, D.C. » susmentionnée (N.D.T.).

Les données furent collectées durant douze mois d'intense observation participante en 1962 et de façon plus intermittente durant les six premiers mois de l'année 1963⁶. Toutes les saisons furent couvertes de même que les jours et les nuits.

La plupart des matériaux proviennent de l'étude d'une petite vingtaine d'hommes noirs qui partagent et utilisent, comme point de base de leurs agissements, un coin de rue dans le deuxième arrondissement de Washington, dans le District de Columbia. Ces hommes sont des ouvriers du bâtiment non qualifiés, des journaliers, les factotum de petits détaillants ou de petits commerçants ou bien sont sans emploi. Ils ont entre 20 et 45 ans. Certains sont célibataires, d'autres mariés. Parmi ceux-ci, certains vivent avec leur femme alors que d'autres non.

La plupart des données recueillies concernent l'enregistrement des habitudes quotidiennes de ces hommes lorsqu'ils fréquentent leur coin de rue, les allées, les couloirs, les salles de billard, les bars à bière et les domiciles privés situés à proximité. Il n'était, cependant, pas rare que des fréquentations initiées au coin de la rue me conduisent hors du voisinage, dans un tribunal, une prison, une salle de bal, sur une plage ou au domicile d'une personne hors de Washington, dans le Maryland ou en Virginie.

Les données n'ayant pas de « sens » intrinsèque – c'est-à-dire qu'elles n'étaient ni réunies dans le but de tester la validité d'une hypothèse ni avec la certitude qu'elles étaient pertinentes – l'analyse ici présente constitue donc une tentative de leur donner un sens *a posteriori*⁷. Afin d'établir un cadre de représentation et d'analyse, je considère les hommes du coin de la rue comme des soutiens de familles, des pères, des maris, des amants et des amis. L'un des principaux avantages d'un tel cadre est sa simplicité. Un autre avantage, peut-être même encore plus important, est que les matériaux y entrent assez facilement, de façon

6. À savoir la période durant laquelle je travaillais pour l'étude sur l'éducation des enfants. Toutefois, les relations personnelles nouées sur le terrain, ne prirent pas toutes fin lorsque je n'eus plus de liens avec la *Child Rearing Study*. Bon nombre d'entre elles existaient toujours au moment même où j'écrivais ce livre. J'ai puisé librement dans ces relations continues afin de trouver des exemples particuliers ainsi que dans le but d'avoir un point de vue sur la durée.

7. Cette procédure, selon laquelle les « observations sont accessibles et les interprétations sont ensuite appliquées aux données », est appelée « l'interprétation sociologique *post factum* » par Robert K. Merton. Selon lui, de telles explications « restent au niveau du *plausible* (faible valeur de preuve) plus qu'elles ne conduisent à des « preuves convaincantes » (fort degré de confirmation) » et « la preuve documentaire illustre plus qu'elle ne vérifie la théorie » (*Social Theory and Social Structure*, p. 93-95). On pourrait toutefois arguer que le moment selon lequel est formulée l'hypothèse n'est pas pertinent ; que la validation d'hypothèses, que celles-ci aient été formulées *ante* ou *post factum*, est toujours liée à leur reproduction future et que la seule restriction valable au fait de formuler une hypothèse ou une explication soit qu'elle corresponde aux données. Même si l'on considère que Merton a raison – l'argument est, après tout recevable – je pense pour ma part et en l'état de la recherche, que nous ne pouvons nous permettre de prendre pour acquises des explications du comportement humain qui ne sont « que plausibles ». Pour une excellente analyse de la question, cf. Herbert J. Gans, *The Urban Villagers*, p. 347-348 et Howard S. Becker, « Problems of Inference and Proof in Participant Observation ».

presque naturelle. Cet ajustement « naturel » provient du fait que lorsque l'on regarde ces hommes en tant que pères, maris, amants, soutiens de familles et autres, le regard que l'on porte sur eux est un peu comme celui qu'ils portent sur eux-mêmes. Qu'elles renvoient ou non à des éléments culturels universels, ces catégories de comportement présentent des rôles aisément identifiables dans la société, tant pour les personnes des classes sociales populaires que pour celles des classes sociales plus aisées. Si l'on reconnaît que les types de comportement correspondant à chacun de ces rôles peuvent varier d'une classe à l'autre ou au sein d'une même classe, la manière dont on étiquette ces rôles – à savoir, la façon dont les comportements sont catégorisés – est essentiellement la même⁸.

D'une certaine façon, l'organisation des matériaux autour des relations entre père et enfant, mari et femme, ami et amant, est l'une des façons dont les hommes eux-mêmes peuvent les organiser. Le fait d'adopter ce point de vue interne permet d'éviter plus facilement que la structuration des matériaux soit étrangère aux matériaux eux-mêmes.

Ce cadre entraîne un autre avantage. L'organisation autour de rôles et de relations largement reconnus dans le reste de la société devrait permettre la comparaison avec les comportements des classes sociales moyennes ou d'autres segments des classes populaires.

Il ne s'agit pas ici de décrire d'autres hommes noirs que ceux que j'ai fréquentés directement et de façon immédiate. La question de savoir jusqu'à quel point cette description et son matériau interprétatif s'appliquent à d'autres hommes du coin de la rue dans d'autres parties de la ville ou dans d'autres villes pourrait être le sujet d'une enquête ultérieure et plus poussée. Il ne s'agit, toutefois, pas de suggérer que nous avons affaire ici à des personnes et des relations uniques ou qui, même, se distinguent. Tout prouve, en fait, le contraire. Il est vrai que ni les hommes ni le quartier n'ont été choisis pour leur représentativité, que ce soit par échantillonnage ou par toute autre technique de sélection sophistiquée. En fait, ils n'ont pas du tout été choisis sciemment. C'est principalement par accident que mon intérêt s'est porté sur ces hommes en particulier, dans ce lieu spécifique⁹. Il importe, cependant, de garder à l'esprit que cet « accident » n'a pas eu lieu sur la lune, aux Philippines ou dans une petite commune du Dakota du Nord. Il a eu lieu au centre d'une grande ville américaine, au cœur des quartiers pauvres noirs, à un angle de rue où l'on peut voir des hommes qui traînent à toute heure de la journée et tard dans la nuit.

Aux yeux de l'observateur, pas plus ces hommes que cet angle de rue ne se distinguent. On a sensiblement la même vision un ou deux pâtés d'immeubles

8. L'importance des étiquettes de rôles ou des noms de rôles (« père », « amant ») est soulignée par S. F. Nadel : « Ce sont souvent les noms couramment utilisés dans la société pour parler de différents types de classes ou de personnes qui nous suggèrent, en premier lieu, l'existence de rôles respectifs » (*The Theory of Social Structure*, p. 33).

9. Voir annexe : « Retour sur une expérience de terrain ».

(*blocks*) plus loin, dans d'autres arrondissements de la ville ou dans d'autres zones urbaines plus grandes du nord. Dans ses grandes lignes structurelles et culturelles, la vie quotidienne dans ce quartier spécifique ressemble fort aux descriptions de celle des pauvres en zone urbaine – en particulier, celle des Noirs pauvres des grandes villes – qui vivent dans d'autres parties du pays. Les cellules familiales reposant sur les femmes y sont visiblement très nombreuses. La « monogamie en série » semble être une forme répandue de mariage. Les hommes, les femmes et les enfants passent la plus grande partie de leur temps dans la rue, à des coins de rue, sur le « pas de la porte », ou accoudés aux fenêtres. Les femmes sortent souvent avec des bigoudis dans les cheveux, les pieds chaussés de sandales ou de mules d'intérieur. Juke-box, phonographes et radios déversent partout un flot continu de musique. La vie des adultes tourne autour du fait de faire l'amour, de chercher un partenaire, de parier et de boire. Les « histoires », l'« excitation », le « destin » et la « chute » (la peur de tomber encore plus bas dans l'échelle sociale) paraissent être les « principaux thèmes ou motifs... domaines ou questions de préoccupation générale et continue qui ont une signification émotionnelle¹⁰ ».

À travers cette tentative, il ne s'agit donc pas de développer directement des généralisations au sujet de la vie des classes populaires à partir d'un segment particulier de celles-ci, à un moment et en un lieu donnés mais, plutôt, d'examiner ce segment en miniature, d'essayer de donner un sens à ce qui a été vu et entendu ainsi que de faire part aux autres de l'explication. J'espère que quelqu'un accordera un certain mérite à l'une ou l'autre des idées (aucune d'entre elles n'est sans doute nouvelle, mais elles sont toutes originales dans la mesure où elles sont issues de cette étude spécifique) et vérifiera systématiquement leur validité ainsi que leur portée. Parce qu'il inclut, en plus d'un résumé, des spéculations et des affirmations générales sur les relations entre Noirs et Blancs, le chapitre de conclusion peut sembler démentir ces propos.

Le *Carry-out New Deal* est situé à un angle de rue au centre de Washington dans le District de Columbia¹¹. Il se trouve à quelques minutes à pied de la

10. Ces caractéristiques ont été extraites de Walter Miller « Cultural Features of an Urban Lower Class Community ». Miller définit la cellule familiale « reposant sur les femmes » comme étant « celle dans laquelle l'homme qui joue le rôle du "père" est soit absent du foyer, soit ponctuellement présent, soit, lorsqu'il est présent, ne participe que de façon minimale et inconsciente au soutien de la famille et à l'éducation des enfants. Elle est habituellement composée d'une ou plusieurs femmes en âge de procréer, ayant souvent des liens de parenté [...] du fait des liens du sang ou de liens matrimoniaux, et comprend souvent deux générations de femmes ou plus; par exemple, la mère et/ou la tante de la génitrice principale. » Il définit le modèle de mariage « monogame en série » comme celui où « une femme en âge de procréer a une succession de partenaires temporaires, entre deux et six ou plus, durant les années où elle peut avoir des enfants » (p. 13, note). Voir également Walter B. Miller, « Implications of Urban Lower-Class Culture for Social Work ».

11. Washington D.C. a longtemps été l'un des principaux endroits où s'arrêtaient les Noirs qui remontaient la côte est en venant de l'Alabama, de la Géorgie, de la Caroline du Nord et de celle du Sud et de Virginie. En 1963, c'était la seule grande ville du pays dans laquelle

Maison-Blanche, de la Smithsonian¹² et d'autres grands bâtiments publics de la capitale, mais personne n'ose s'y rendre. De l'autre côté de la rue, face au magasin, se trouve une boutique de vins et spiritueux. Aux deux autres coins de rue adjacents se trouve un teinturier qui fait cordonnerie ainsi qu'un magasin de vente en gros de matériel de plomberie avec son entrepôt.

Lorsque l'on quitte le magasin de vente à emporter et que l'on marche vers le nord, sur plus de trois rues, on passe devant un mélange assez homogène d'unités d'habitations (en général, de vieilles maisons de briques de trois étages, collées les unes aux autres, pour la plupart depuis longtemps transformées en chambres meublées ou appartements à louer), quelques rares immeubles et de petits commerces tels que des magasins de vins et spiritueux, des épiceries, des boutiques de barbier, des teintureriers, laveries, salons de beauté, salles de jeu, bars à bière, magasins de vente à emporter, des bureaux de prêt sur gages et autres. Le nombre d'unités d'habitation est élevé au centre de chaque pâté de maisons et tend à décroître plus on s'approche des coins de rue où les commerces prennent l'avantage.

Dans l'environnement immédiat, les rues qui croisent sont presque toutes des zones d'habitat. On y trouve également des maisons de brique de trois étages et, de temps à autre un immeuble d'habitation, mais on y trouve aussi parfois, une épicerie, une église avec clocher ou devanture de magasin (*storefront church*)¹³, un parking, un salon funéraire ou une petite entreprise commerciale. À une rue

vivaient plus de Noirs que de Blancs. En 1962, sa population s'élève à 791 900 personnes dont 452 200 non blanches. Ces chiffres concernent les personnes qui résident dans la ville. Les jours de semaine, la ville et ses banlieues périphériques du Maryland et de Virginie connaissent un échange de population. Le matin, les femmes noires quittent la ville pour aller travailler en tant que domestiques dans les banlieues. En échange, des hommes en col blanc viennent en ville. À la fin de la journée, chacun retourne dans sa zone de résidence respective.

12. Ensemble des musées et galeries situés de part et d'autre l'artère centrale qui va du Capitole au Washington Monument et qui appartiennent à la Smithsonian Institution, un établissement public à vocation de recherche et de développement fondé en 1846 grâce aux dons du scientifique britannique James Smithson (N.D.T.).

13. Les *storefront churches* sont caractéristiques de l'histoire des communautés noires américaines. Dans la période des lois de ségrégation Jim Crow, les églises liées à une communauté ont constitué une source essentielle de soutien spirituel et social pour les Noirs du Sud des États-Unis. Même l'église la plus pauvre était dirigée par des Noirs et offrait un lieu de rassemblement et de coopération aux membres de la communauté. Après la guerre civile, les églises noires du Sud ont constitué des congrégations et des associations indépendantes et ont refusé de rejoindre les églises dirigées par des Blancs en raison de la ségrégation qui y était pratiquée. Lors de l'immigration noire vers le nord du pays, l'afflux de population suscita, dans les villes du Nord, une pénurie d'églises ainsi que des tensions entre les nouveaux arrivants pauvres et les paroissiens plus aisés déjà installés. En réponse, les congrégations urbaines nouvellement créées se réunirent dans des maisons particulières et des magasins qui s'apparentaient aux églises de leurs villes d'origine. Après plusieurs décennies, et en dépit d'une sécularisation croissante, les églises à devanture de magasin et les églises communautaires ont gardé une grande influence sur les communautés noires car elles offrent souvent une aide financière et éducative en plus de l'aide spirituelle classique (N.D.T.).

du New Deal, on trouve une large avenue qui sépare grossièrement le quartier de la zone commerciale et d'affaire du centre ville.

Presque tous les habitants dans le voisinage du *Carry-out* sont des Noirs. S'il s'en référait aux recensements et aux autres sources publiques, l'observateur occasionnel pourrait facilement avoir confirmation que, comme il l'avait ressenti, il se trouve bien devant une zone à fort taux d'habitats surpeuplés, de pauvreté, de criminalité, d'enfants abandonnés, et de dépendance. Cette zone spécifique a, par exemple, occupé la première place dans l'index des carences sociales et économiques pour les quartiers du District de Columbia établi par le Health and Welfare Council en 1960¹⁴. Elle avait le taux le plus élevé de personnes bénéficiant de l'assistance publique, le taux le plus élevé de naissances illégitimes, le taux le plus élevé de naissances ne recevant pas de soins prénataux, le deuxième taux le plus élevé de personnes ayant droit à un supplément de rations alimentaires, et le troisième taux le plus élevé de personnes ayant droit à une assistance médicale.

Toutefois, ils ne sont pas tous pauvres, dépendants ou délinquants¹⁵. Tous les hommes de cette zone ne sont pas non plus, à un moment ou à un autre, en train de traîner à l'angle de la rue ou dans un bar à bière, une salle de jeux ou dans un hall d'immeuble. L'homme qui vit dans la rue du *Carry-out* et cumule deux ou trois emplois pour garder sa famille et sa maison peut passer tout le temps où il est éveillé entre sa maison et son travail. Ce type d'homme peut très bien ne pas fréquenter le *Carry-out* et d'autres lieux publics du voisinage¹⁶.

14. Il s'agit du « 1960 Index of Social and Economic Deprivation of Neighborhoods in the District of Columbia ».

15. Ils sont nombreux à l'être mais pas tous. Il existe, par exemple, toute une palette de conditions de vie. À une extrémité, on trouve la famille de onze personnes, avec sept enfants, tous énurétiques, vivant dans une pièce et dormant dans un lit, un lit pliant et sur le sol. À l'autre extrémité, on trouve la famille de quatre personnes qui subvient à ses besoins et vit dans un trois pièces immaculé dont les fenêtres arborent des rideaux fleuris et dont le salon est animé par le chant d'un canari ou la musique d'une chaîne stéréo. Bien que la palette soit large, elle est bien plus fournie du côté des logements surpeuplés et aux murs décrépis.

16. Cette étude offre donc une vision partielle des hommes des environs du *Carry-out* puisque, en adoptant la position avantageuse de l'homme du coin de la rue, elle ignore ceux qui sont invisibles. Il est difficile de dire combien sont ces hommes et, pour les avoir rencontrés, je sais qu'il y en a certains. J'ai le sentiment que ces hommes sont plus nombreux qu'on ne le pense généralement, mais qu'ils sont moins nombreux que ce que présentent les recensements. Dans ces derniers, la proportion de travailleurs stables et d'hommes ayant une famille tend à être survalorisée car, souvent, on ne compte pas les hommes qui sont au coin de la rue et sont plus souvent au chômage et moins stables. Ainsi un rapport du Ministère du travail sur les familles noires (le rapport Moynihan) affirme catégoriquement que de nombreux hommes noirs (dotés de faibles revenus) « sont tout simplement absents lorsque l'agent de recensement se présente ». Le rapport remarque que « Donald Bogue et ses associés, qui ont étudié les chiffres fédéraux sur les hommes noirs, établissent que la marge d'erreur atteint le pourcentage élevé de 19,8 % pour les personnes âgées de 28 ans » (« The Negro Family: The Case for National Action », p. 43).

Le *Carry-out* est ouvert sept jours sur sept. Deux équipes de deux serveuses se relaient et passent le plus clair de leur temps à verser du café, ouvrir des bouteilles de soda, préparer des hamburgers, des frites, des hot-dogs, des sandwiches variés et des « *half-smokes*¹⁷ » pour des hommes, des femmes et des enfants¹⁸. La nourriture est emportée à l'extérieur ou consommée debout car il n'y a pas d'emplacement assis. Mais dans un rayon de trois mètres sur trois mètres cinquante on trouve des murs et d'autres lieux contre lesquels s'appuyer qui se prêtent parfaitement aux activités du magasin et à sa fonction sociale. En plus du distributeur de cigarettes et du juke-box, par exemple, Bumdoodle, l'homme à résidence de la loterie clandestine, fait ses affaires avec l'homme blanc qui prend les paris et vient tous les jours pour faire le point sur les comptes avec lui et les autres hommes de la loterie clandestine des environs.

Pour ceux qui traînent là, le *Carry-out* offre une large variété de sons, de scènes, d'odeurs, de goûts et d'expériences tactiles qui chatouillent et parfois agressent les cinq sens. L'air est réchauffé par ce qui émane des pots de café et du grill ainsi qu'alourdi par la graisse de la friteuse. Le juke-box propose une grande variété de rythmes lents ou frénétiques. Le flipper est un défi permanent à la dextérité ou à la capacité de chacun à mettre la balle dans l'un ou l'autre des trous. Les lumières qui clignotent, les sonnettes et sonneries signalent les points marqués ou les échecs. Des panneaux colorés exhortent les consommateurs à boire du Royal Crown Cola et à manger du pain Bond. Sur le mur, au-dessus du téléphone, une blonde aux longues jambes, vêtue d'un short et d'un dos nu, sourit à sa cigarette Chesterfield, ses lèvres humides exprimant un plaisir

17. Le *half-smoke* est un type de sandwich composé d'une saucisse légèrement plus grande que celle servie dans le hot-dog ordinaire. Cette spécialité de la ville de Washington et de ses environs est habituellement faite de viande de porc ou de bœuf (ou parfois des deux) grossièrement hachée, épicée et servie grillée ou à la vapeur dans un pain de la forme de celui des hot-dogs (N.D.T.).

18. Dans la semaine, le magasin est ouvert de huit heures du matin à minuit. Le vendredi et le samedi, jusqu'à quatre heures du matin. Le dimanche, il n'ouvre qu'à partir de quatorze heures. En plus des hamburgers et hot-dogs, on peut aussi se faire servir des soupes (en boîte) chaudes, des sandwiches au poisson pané et toutes sortes d'assiettes anglaises. Le week-end (le vendredi est souvent jour de paye), et les jours qui suivent de près la remise des chèques de la Sécurité sociale et de l'Aide aux personnes dépendantes (*Aid to Dependent* ou *ADC*), les personnes qui mangeaient des hamburgers et des *half-smokes* changent parfois pour des sandwiches garnis de côtelettes de porc ou de steaks. Le soir, il y a parfois quelqu'un qui vient commander une boîte de fruits de mer cuisinés ou de poulet frit à emporter. On peut aussi y acheter des glaces, des bonbons ou des pieds de porc marinés, des chips de maïs, des chips de couenne de porc, du chewing-gum, du tabac à chiquer, et de la poudre BC ou Stanback pour les maux de tête. Pour ceux qui arriveraient après la fermeture à vingt et une heures du supermarché Safeway à proximité (ou le dimanche), on y trouve du pain, du lait, des produits de base en conserve, du papier toilette, des serviettes hygiéniques, de la lessive, de l'amidon et autres articles divers. Il est probable que l'amidon ordinaire de teinturerie soit parfois acheté autant pour être mangé que pour servir au nettoyage. Que je sache, seules les femmes mangent de l'amidon. Une femme enceinte peut manger jusqu'à quatre ou cinq boîtes d'amidon Argo Gloss en un jour.

ineffable que nulle moustache ou obscénité griffonnée ne vient ternir. À l'arrière-plan, un paquebot aux lignes pures vogue sur une mer bleue et calme vers une destination inconnue.

Dans ce décor, et sur le trottoir qui borde ce coin de rue, une vingtaine d'hommes qui vivent dans les environs viennent régulièrement chercher une « sociabilité sans effort¹⁹ ». Ils ne forment pas de groupe au sens strict. Ils ne sont pas plus de huit ou dix à cet endroit au même moment. Il n'y a rien auquel adhérer, pas d'obligations, personne qui puisse dire si vous en faites partie ou non. En dehors des salutations informelles qu'ils s'échangent, certains de ces hommes n'ont jamais parlé aux autres. Certains sont des amis proches, certains n'en aiment pas d'autres, et d'autres considèrent même qu'ils sont ennemis. Mais chaque homme vient là principalement parce qu'il connaît ceux qui y seront également. Il vient pour boire et manger, apprécier une discussion facile, apprendre ce qu'il s'est passé, chahuter, regarder les femmes et badiner avec elles, voir « ce qui se passe » et passer le temps.

Tally – Tally est un homme de 30 ans à la peau marron. Il mesure 1,80 m et pèse un peu moins de 90 kg. Sa taille et son poids renforcent l'idée que tous se font qu'il a été boxeur professionnel dans la catégorie poids lourds. Lorsqu'on lui demande s'il l'a été ou non, Tally se contente de sourire, de prendre la posture d'un boxeur et d'inviter la personne qui a posé la question à « venir essayer ». Personne ne le fait.

Tally est né à Atlanta, en Géorgie. Sa mère de 66 ans y vit en ce moment. Le père de Tally a quitté la famille dans les mois qui ont suivi sa naissance. Tally n'est jamais allé à l'école. À l'âge de 11 ans, il a commencé à travailler régulièrement contre rémunération en faisant des petits boulots comme faire le nettoyage chez un médecin ou la plonge dans un restaurant. Tally a passé presque toute son adolescence à Atlanta puis, malgré son analphabétisme, est entré dans l'armée.

Tally est arrivé à Washington en 1954. Il a d'abord occupé un premier emploi de cuisinier dans un hôpital, mais il est ensuite devenu manœuvre sur un chantier de construction. Depuis 1959, il est ouvrier qualifié dans le bâtiment et reçoit un salaire net d'environ cent dollars par semaine sur les six à sept mois durant lesquels il travaille régulièrement.

Tally a emménagé dans une chambre dans les environs du *Carry-out* durant l'hiver 1961. En huit ans passés à Washington, Tally a vécu dans les zones nord-est, sud-est et nord-ouest de la ville. Durant la même période, il a eu huit enfants. Trois avec sa femme et cinq autres avec cinq femmes différentes.

19. Cette belle expression descriptive est extraite de Josephine Klein, *Samples from English Cultures*, vol. 1, p. 142.

Sea Cat – *Sea Cat* a 27 ans. Il est né et a été élevé dans le voisinage du *Carry-out* et, En dehors de son service militaire, a passé toute sa vie dans ce quartier. *Sea-Cat* a quitté l'école alors qu'il était en seconde (*tenth grade*²⁰). Il s'est marié à l'âge de 20 ans, mais est depuis longtemps séparé de sa femme et de ses enfants²¹. *Sea Cat* est de taille et de poids moyens. Ses grandes dents blanches tranchent fortement avec sa peau sombre et ses cheveux longs, épais et coiffés. *Sea Cat* est assez exalté. Il se déplace avec la grâce naturelle d'un athlète et l'on voit toujours ses mains agiles, que ce soit lorsqu'il lance une balle ou une pierre, quand il raconte une histoire avec des gestes recherchés ou lorsqu'il joue au flipper, jeu qu'il maîtrise presque sans effort. Excellent conteur, *Sea Cat* tient son auditoire en haleine autant par la manière dont il joue que par ce qu'il narre. S'il raconte qu'un « vieil homme marchait dans la rue », son corps soudain se plie sous le poids des ans, ses mains tremblent et ses genoux se déforment presque et il devient, pour un instant, ce vieil qui marche dans la rue. S'il raconte que quelqu'un criait quelque chose, il crie ce quelque chose.

Sea Cat méprise l'ordinaire et choisit fréquemment de voir un trait de caractère, un talent ou une propriété particuliers chez les gens ou dans les situations ordinaires. Son regard sur le monde est très semblable à celui d'un caricaturiste ou d'un peintre expressionniste. Grâce à sa maîtrise d'une certaine distorsion de la réalité telle que les autres la perçoivent – en maniant l'hyperbole ou l'imagination, il peut rechercher l'individualité, le trait particulier de caractère des hommes, femmes et événements qui l'entourent.

Richard – *Richard* a 24 ans. Il mesure environ 1,78 m, est mince et musclé. Il est né et a grandi dans une petite ville de Caroline. Il a obtenu son diplôme de fin d'études secondaires (*graduation*²²) et s'est marié avec une fille qui habitait en face de chez lui depuis l'enfance. En 1960, *Richard* a soudain dû quitter sa ville natale en pleine nuit après avoir attaqué (en réponse à une provocation, selon ses dires et ceux de sa famille) un policier blanc. Sa femme enceinte et leur fils en bas âge l'ont rejoint à Washington, quelques jours plus tard.

Richard a principalement fait du gardiennage, mais il s'est également essayé, de temps à autre, à d'autres métiers. Dans les premiers mois qui ont suivi son installation dans le voisinage du *Carry-out*, *Richard* s'est construit la réputation d'un homme travailleur qui faisait tout son possible pour subvenir aux besoins de sa famille et d'un type bien sous tous les rapports. Mais au fil du temps, les choses ont changé. *Richard* s'est trouvé mêlé à de nombreuses bagarres. Lors

20. Aux États-Unis, le cycle scolaire du secondaire supérieur se découpe en quatre années qui vont de la classe de troisième (*ninth grade*), intitulée *freshman*, à celle de terminale (*twelfth grade*) dénommée *senior*, en passant par la seconde (*sophomore*) et la première (*junior*) [N.D.T.].

21. L'un de ses deux enfants est mort pendant la durée de cette étude. Voir p. 105.

22. Diplôme obtenu après les quatre années de lycée (*High school*) [N.D.T.].

de l'une d'elles, il a tué un homme²³. Les gens ont commencé à avoir peur de Richard et à l'éviter. Pour Richard, tous ses ennuis dataient du meurtre, mais en réalité, ils avaient commencé bien avant.

Leroy – Leroy a 23 ans. Il est grand et mince, plus mince encore que Richard, et un peu plus clair de peau que la plupart des hommes du voisinage.

Leroy était fils unique. Il est né dans le Sud, mais a été élevé à Chicago depuis sa plus tendre enfance par sa grand-mère maternelle. Il a quitté le lycée en dernière année et est entré dans la marine. Il était de loin celui qui savait le mieux lire et écrire.

Leroy est arrivé dans les environs du *Carry-out* à l'automne 1961, tout de suite après avoir terminé son service dans la marine. Il avait, au préalable, passé quelques week-ends de permission dans le quartier, avec un ami dont la famille vivait près du *Carry-out*. Leroy n'avait jamais envisagé de rester à Washington, mais après avoir dépensé sa solde de conscrit, il n'a jamais réussi à « rentrer à la maison » bien qu'il parlât toujours de le faire, y compris après s'être marié et avoir eu deux enfants.

La plupart des emplois obtenus par Leroy avaient affaire avec l'hôtellerie ou le gardiennage de voitures. La plupart des hommes et des femmes aimaient bien Leroy, mais on le jugeait, en général, faible et immature. Un « garçon » qui « parlait beaucoup », mais qui, s'il avait à affronter des hommes, des femmes ou un emploi se retirerait avant l'affrontement ou en sortirait vaincu.

Quelques-uns des autres hommes :

Nom	Âge	Métier habituel
Arthur	28	Manœuvre
Boley	21	Concierge
Budder	45	Manœuvre
Clarence	30	Manœuvre
Earl	22	Manœuvre
John	29	Serveur
Lonny	26	Magasinier – Livreur
Preston	38	Manœuvre
Robert	27	Gardien
Stanton	44	Camionneur
Stoopy	27	Commis de restaurant – Plongeur
Sweets	26	Commis de restaurant – Plongeur
Tonk	23	Gardien de parking
Wee Tom	37	Manœuvre
Wesley	21	Livreur
William	31	Camionneur

23. Voir p. 111.